

Une vie sans compromis

Survivante d'Auschwitz, Marceline Loridan-Ivens a connu une vie sans compromis, racontée à la première personne dans « C'était génial de vivre ».

Êtes-vous heureux ? Micro à la main, une jeune femme interpelle des passants dans les rues de Paris, tantôt amusés, parfois médusés par cette drôle de question. Cette scène, qui a lieu en 1960, provient du film documentaire *Chroniques d'un été* de Jean Rouche et Edgar Morin. Cette jeune femme, c'est Marceline Loridan-Ivens.

Juive, déportée, militante anticolonialiste et tour à tour cinéaste et écrivaine, Marceline, née Rozemberg, a connu mille vies. Jusqu'à sa mort, en septembre 2018, à l'âge de 90 ans, elle aura été témoin de tous les grands bouleversements du 20^e siècle, de la guerre d'Algérie à celle du Vietnam, en passant par la Chine maoïste. Mais rien n'aura été autant traumatisant que l'horreur des camps d'extermination, où elle a été déportée avec son père en 1944, à l'âge de quinze ans. « On a souvent l'âge de son trauma », disait-elle souvent. Et d'ajouter : « La seule aventure, la pire des aventures, ça a été Auschwitz. »



Marceline Loridan-Ivens a aimé la vie jusqu'au bout, malgré le traumatisme des camps, et l'a vécue en toute liberté et indépendance.

(Photo Maxppp, Thomas Padilla)

« Dans l'existence il y a sans cesse des fils barbelés à franchir »

Publié aux éditions des Arènes, *C'était génial de vivre* livre un récit construit à partir d'entretiens réalisés en 2017 et 2018 par le documentariste David Teboul et l'avocate Isabelle Wekstein-Steg. Dans cet ouvrage écrit à la première personne, les deux auteurs ont choisi de s'effacer pour laisser s'écouler les dernières pensées de Marceline.

Une enfance brisée par la déportation

De son enfance dans les Vosges, avant son arrestation puis sa déportation à Auschwitz, où elle se liera avec Simone Weil, elle raconte son histoire, ses rêves avortés et son engagement pour la liberté et l'indépendance. « Ce livre est un cri de Marceline », assure David Teboul.

Née de parents juifs polonais émigrés en France en 1919, Mar-

celine se souvient de sa mère, vendeuse sur les marchés et de son père, petit industriel fabricant de textile. Alors que la Seconde Guerre mondiale a débuté et que la France est occupée, ce dernier achète un château à Bollène, dans le Vaucluse, croyant mettre sa famille à l'abri du danger. C'est ici que le 28 février 1944, la Milice française et la Gestapo encerclent la demeure et arrêtent Marceline et son père, le reste de la famille ayant réussi à s'enfuir. « Les soldats allemands et la Milice ont attaqué le château par-derrière. J'entendais les mitraillettes de tous les côtés. Les murs de cette maison et plusieurs tableaux portent encore l'impact des balles », raconte-t-elle.

Commence alors le bal des convois, en car, en train, entre plusieurs prisons, de Marseille à Drancy, puis direction Auschwitz, en Pologne. « Les conditions de voyage étaient épouvantables. Nous étions soixante par wagon. Il y avait une espèce de tinnette pour y faire ses besoins au

vu de tout le monde. C'était l'horreur. On mourait de froid, de chaud, de soif. » À Birkenau, la plus grande des trois parties que compte le camp d'Auschwitz, elle y restera presque un an avant d'être transférée à Bergen-Belsen, puis au camp de concentration de Theresienstadt, où elle sera libérée le 10 mai 1945 par l'Armée rouge.

Une vie d'engagements

À son retour en France, elle adhère au Parti communiste, puis le quitte un an plus tard, avant de croiser la route de nombreux intellectuels et de s'engager pour l'indépendance de l'Algérie. Dans les années 1960, elle rencontre le documentariste néerlandais Joris Ivens, de trente ans son aîné, avec qui elle partagera sa vie jusqu'à son décès en 1989. En 2003, elle réalise *La Petite Prairie aux bouleaux*, son premier film de fiction, inspiré de son parcours dans les camps.

Quelques années plus tard, elle écrit successivement plusieurs essais qui racontent son expé-

rience de la déportation, de l'amour et de sa relation avec son père, disparu dans les camps. Jusqu'à la fin de sa vie, elle a donné des conférences et a témoigné dans les collèges et les lycées sur la Shoah. « Marceline a eu une vie riche, faite de beaucoup d'engagements. Je crois qu'elle a aimé sa vie », estime Isabelle Wekstein-Steg.

Au-delà d'un témoignage de survivant, *C'était génial de vivre* est avant tout le récit d'une personnalité hors du commun, qui a vécu toute sa vie sans compromis. « J'ai le sens de la précarité des choses, de leur part éphémère. Dans l'existence, il y a sans cesse des fils barbelés à franchir. Il faut se démerder pour exister, il faut être fort, il faut être obstiné. » « Elle avait envie de livrer ce récit avant de partir et elle était heureuse de le faire avec nous », se rappelle l'avocate. Et d'ajouter : « Jusqu'à la fin, elle rigolait, elle fumait, elle transgressait. Elle était joyeuse. »

Guillaume Sergent